

## LES POÈMES ÉPIQUES D'ANDRÉ CHÉNIER

## IV

## L'AMÉRIQUE.

André Chénier, d'après une hypothèse de Becq de Fouquières, aurait esquissé dans *l'Invention*, „ce grand prologue épique et didactique”, le plan général d'une vaste épopée embrassant à la fois *l'Hermès* et *l'Amérique*. „Dans ce premier grand projet, la découverte et la description du Nouveau Monde apparaissent comme le couronnement de l'œuvre, comme le chant final. D'où vient donc que, dans tous les fragments et dans toutes les notes qui se rapportent à *l'Hermès*, *l'Amérique* a en quelque sorte disparu? Ne serait-ce pas que ce dernier chant de *l'Hermès* primitif a pris de telles proportions dans l'esprit du poète, dans ses préoccupations, qu'à ce moment il s'est détaché du poème dont il n'était que l'épilogue, pour former à lui seul un vaste poème de douze mille vers? A cette nouvelle épopée sont venues alors se rattacher toutes les découvertes géographiques et astronomiques”<sup>1)</sup>.

On s'explique alors mal la note de *l'Hermès* où André Chénier se propose de „parler enfin prophétiquement de la découverte du Nouveau Monde.” L'Amérique devait donc y prendre peu de place. Je crois que l'ingénieux et sagace critique des *Documents nouveaux* jette cette note trop légèrement en la supposant de date récente; elle aurait été ajoutée postérieurement à *l'Hermès* pour y remplacer le chant final disparu<sup>2)</sup>. Cela me semble peu probable. Car comment dans ce poème des temps préhistoriques qui s'arrêterait à la naissance des états, le poète aurait-il trouvé le moyen de parler de la découverte du Nouveau Monde autrement que dans une prophétie sur les conséquences lointaines de l'invention du commerce et de la navigation? L'action se plaçait dans ces deux poèmes à des époques trop différentes pour que jamais l'idée ait pu lui venir de les fondre dans un seul et même ouvrage. Mais pourquoi ne les aurait-il pas conçus immédiatement comme deux poèmes distincts, intimement liés et qui devaient se suivre de près? Voilà pourquoi il annonce déjà l'un dans le prologue de l'autre à peu près comme il fait pour *Susanne* dans ces *Elégies Orientales*:

*Mais dans peu, m'élançant aux armes, aux combats,  
Je dirai l'Amérique à l'Europe montrée;  
J'irai dans cette riche et sauvage contrée  
Soumettre au Mançānar le vaste Marāon.*

*L'Amérique* viendrait après *l'Hermès*. Ce renseignement sur l'ordre chronologique des deux poèmes nous fait aussi comprendre pourquoi son épopée américaine nous est parvenue dans un état encore tout embryonnaire. Il n'en existe pas un plan comme celui de *l'Hermès*, ni même comme dans *l'Art d'aimer* une indication précise sur le nombre des chants. Nous savons seulement que le poète se figurait *l'Amérique* comme une vaste composition de douze mille vers. Cela aurait fait un poème plus imposant que *l'Hermès*, une épopée

<sup>1)</sup> *Documents nouveaux*, pp. 317, 318.

<sup>2)</sup> *Ibid.*, p. 319.

divisée probablement en douze chants à la manière de l'*Enéide* et du *Paradis perdu*.

Si peu avancée que soit cette épopée André Chénier l'a conçue de bonne heure, dans „sa première et bouillante jeunesse” lorsqu'il conduisait en esprit le vaisseau de Colomb „où va finir le jour” <sup>1)</sup>. Ses amis étaient initiés à son grand projet puisqu'il écrit dans l'esquisse d'une épître qu'il comptait adresser à de Pange: „Souvent tu me crois occupé à faire des découvertes en Amérique” <sup>2)</sup>. Plus tard, dans un fragment de *la République des Lettres*, son imagination aillée l'y porterait encore pour protester contre l'esclavage et la traite des noirs:

*Où pour lui l'Amérique, à nos mœurs façonnée  
Ravit les noirs enfants de la triste Guinée.*

C'est dans son ouvrage en prose *Sur la Perfection des Lettres* que se trouve un fragment tout à fait important, consacré aux nombreux auteurs qui ont eu l'ambition d'écrire un poème sur l'Amérique. Il distingue parmi eux deux vrais poètes, à savoir l'Italien Tassoni et un vieux poète français de grand talent dont il ne cite pas le nom. Il regrette beaucoup que celui-ci n'ait pas persévéré dans une si belle entreprise: „Nous aurions un poème à opposer aux anciens” <sup>3)</sup>.

Est-ce peut-être ce poète inconnu qui l'a poussé tout jeune à entreprendre lui aussi une épopée sur l'Amérique en le persuadant par un bel échantillon qu'un grand auteur pouvait réussir en cette matière et y égaler les anciens en originalité? On le dirait à l'hommage qu'il lui rend; il le vénère comme un maître.

Les circonstances historiques ont aussi contribué à déterminer le choix de son sujet. Chateaubriand aurait condamné pour une épopée française le sujet de la découverte du Nouveau Monde parce qu'il est étranger à la France et par conséquent peu intéressant pour les Français <sup>4)</sup>. Mais à l'époque d'André Chénier on s'engouait de l'Amérique et des Américains par suite de la guerre de l'indépendance des Etats-Unis qui avait provoqué un grand enthousiasme sur le continent de l'Europe et particulièrement en France. On ne s'était pas lassé d'applaudir Benjamin Franklin qui, sollicitant le secours du gouvernement français pour les révoltés, fit bénir son petit-fils par le patriarche Voltaire. De nombreux gentilshommes français s'illustraient dans l'Amérique en y soutenant avec Rochambeau et La Fayette „la cause grave et austère de la justice.” Ce n'était pas seulement par hostilité contre les Anglais qu'ils embrassèrent avec un noble enthousiasme la cause des Américains; c'étaient aussi et surtout leurs sentiments démocratiques, leurs aspirations vers la liberté, qui les firent sympathiser avec les rebelles; c'était que dans le Nouveau Monde ils virent naître une république. Aussi dans son poème sur l'Amérique André Chénier n'aurait-il pas manqué de parler prophétiquement des treize Etats-Unis: „Quelles sont ces treize femmes... vêtues de telle manière... avec un tel visage... dansantes et se tenant par la main...?”

1) Edition Dimoff, t. III, p. 142-145 (*Élégie à Fondat 2*).

2) „ „ „ „ III, p. 200-201 (*Épître au Chevalier de Pange*).

3) *Œuvres inédites*, p. 114.

4) *Génie du Christianisme*, seconde partie, I, II.

Deux ans après la guerre d'Amérique un autre événement frappa vivement l'imagination du poète. Le 10 août 1785 La Pérouse partit de Brest avec les frégates, *la Boussole* et *l'Astrolabe*, pour reprendre les voyages de découvertes du capitaine Cook dans l'Océanie. Cette expédition, qui se terminerai tristement par un naufrage dans le Pacifique, ranima en France le souvenir des grands navigateurs portugais, anglais et français, précurseurs de La Pérouse. C'est André Chénier lui-même qui les énumère au début du fragment que la disparition de La Pérouse lui inspira six ans après son départ:

*Magellan, fils du Tage, et Dracke, et Bougainville,  
Et l'Anglais dont Neptune aux plus lointains climats  
Reconnaissait la voile et respectait les pas.  
Le Cancer sous les feux de son brûlant tropique  
L'attire entre l'Asie et la vaste Amérique,  
En des ports où jadis il entra le premier.  
Là l'insulaire ardent, jadis hospitalier,  
L'environne: il périt. Sa grande âme indignée  
Sur les flots, son domaine, à jamais promenée,  
D'ouragans ténébreux bat le sinistre bord  
Où son nom, ses vertus n'ont point fléchi la mort.  
J'accuserai les vents et cette mer jalouse  
Qui retient, qui peut-être a ravi La Peyrouse.  
Il partit. L'amitié, les sciences, l'amour,  
Et la gloire française imploraient son retour;  
Six ans sont écoulés sans que la renommée  
De son trépas au moins soit encore informée...*

On ignore quel usage André Chénier aurait fait de ce fragment. M. P. Dimoff, qui le croit sans rapport avec *l'Amérique*, le prend pour le prologue d'un poème sur les navigateurs<sup>1)</sup>. Il me semble plus probable que le poète l'aurait employé dans le prologue de *l'Amérique* afin de rattacher ce poème davantage à son propre temps et d'en augmenter l'intérêt pour ses compatriotes. N'en aurait-il pas fait aussi en quelque sorte un poème sur les navigateurs? N'oublions pas qu'il y cite parmi ses sources *les Lusitades*, l'épopée des navigateurs portugais, de Vasco de Gama et ses hardis compagnons, et qu'il avait l'intention d'exposer dans *l'Amérique* les différentes expéditions orientales des Portugais. C'est dans cette partie de son épopée qu'il aurait trouvé plusieurs occasions d'y introduire la géographie, tandis que le roman héroïque de la conquête de l'Amérique lui aurait permis d'y faire entrer l'histoire. „Agrandir la carrière des vers” par l'introduction de la géographie et de l'histoire dans la poésie épique, voilà le but ambitieux qui préside à la conception de *l'Amérique*.

Une note de *l'Amérique* nous apprend que le poète se proposait de visiter la plupart des pays qu'il allait décrire:

„Finir τὰ γωωρ . . . en disant . . . : Un grand nombre de ces pays . . . je les ai visités moi-même . . . Décrire en quels lieux j'ai été . . . J'ai

1) Edition P. Dimoff, t. II, p. 299 en note.

marché à pied un bâton à la main, j'ai pris des chevaux de poste.... je me suis confié à la mer et aux voiles des vaisseaux pour aller ici et là.... me plaignant que la vie humaine est trop courte pour pouvoir.... cultiver tous ses amis.... et en même temps tout apprendre, tout lire,

*Tout voir, aller partout, tout savoir, et tout dire."*

Il désirait s'instruire en voyageant, comme le faisaient les poètes antiques, Orphée, le compagnon des Argonautes, et Homère, qui avait vu de ses yeux, lorsqu'il était jeune et vaillant:

*...Corinthe, Argos et Crète et les cent villes  
Et du fleuve Aegyptus les rivages fertiles.*

Pendant son voyage en Italie il avait pu espérer qu'il verrait lui-même, après Marseille, Rome et Venise, les lieux fameux de la Grèce et de l'Orient:

*Nous verrons tous ces lieux dont les brillants destins  
Occupent la mémoire ou les yeux des humains:  
Marseille où l'Orient amène la fortune;  
Et Venise élevée à l'hymen de Neptune;  
Le Tibre, fleuve-roi, Rome, fille de Mars,  
Qui régna par le glaive et règne par les arts;  
Athènes qui n'est plus, et Byzance, ma mère;  
Smyrne qu'habite encor le souvenir d'Homère.*

L'Orient hantait son imagination. Il parle du bonheur d'aller en Syrie et en Egypte pour qu'il puisse s'en souvenir dans un poème sur la solitude. Il méditait probablement aussi un voyage en Espagne, car il s'écrie dans ses projets d'*Odes Espagnoles*: „J'ai traversé tes terres, autrefois si fertiles." Plus tard, après son séjour en Angleterre, dans *l'Epilogue de l'Hermès*, il prétend que ce poème l'a accompagné dans des pays lointains et sur des mers lointaines.

Dès son enfance il écoutait avidement les récits de voyageurs revenant des Indes ou de l'Orient:

*Des voyageurs lointains auditeur empressé,  
Sur nos tableaux savants où le monde est tracé,  
Je courais avec eux du couchant à l'aurore.  
Fertile en songes vains que je chéris encore,  
J'allais partout, partout bientôt accoutumé,  
Aimant tous les humains, de tout le monde aimé,  
Les pilotes bretons me portaient à Surate,  
Les marchands de Damas me guidaient vers l'Euphrate.*

Mais le plus souvent il satisfaisait sa curiosité par des voyages dans les livres. Les livres antiques, dit-il lui-même dans un fragment de *la République des Lettres*, le font voyager au loin et parcourir des terres étrangères. Guys le renseigne sur la Grèce moderne, Chardin le met, comme Montesquieu, au courant des mœurs des Persans, et Bougainville lui fournit des détails sur les corsaires du Brésil. Souvent aussi il quitte par goût des „songes vains" ces ouvrages solides pour les récits de voyages fabuleux qu'il chérit tous, depuis *l'Odyssée* jusqu'au voyage de Pantagruel qui lui inspire *les Naviga-*

teurs, cette esquisse rapide, tout en action, d'une tempête sur mer, transportée dans l'antiquité <sup>1)</sup>).

On le voit entièrement sous le charme de la mer, de la Méditerranée, la mer de Sicile que regardaient les bergers de Théocrite, et de „la belle onde Egée”, la mer des Cyclades que dans ses idylles marines, dans *l'Aveugle* et *l'Esclave*, on entend mugir de toutes parts sur les bords orageux des îles. Dans le commentaire d'une élégie où il s'efforce d'attraper la précision élégante de Virgile, il se félicite d'avoir cité l'Euripe et Malée, lieux célèbres par les naufrages. Fréquentes sont ses allusions aux Argonautes, depuis *Hylas* et *Médée* jusque dans *Orphée* et *l'Hymne aux Suisses de Chateaufort*.

Ce goût du poète pour les voyages et pour la mer me confirme dans ma conviction qu'il aurait accordé dans *l'Amérique* une grande place aux expéditions des Argonautes modernes, „nos Jasons” qui avaient vu sortir du sein des mers inconnus des anciens

*Une Cybèle neuve et cent mondes divers.*

Le beau fragment sur La Pérouse peut nous donner une idée de ce que devait être dans son épopée cette poésie nécessairement géographique.

Il y aurait décrit de côte en côte, tout en évitant la monotonie d'une sèche et froide énumération, toute la géographie du globe. Il se propose d'y marquer les peuples, les productions, le sol, le climat, la religion, la culture, les animaux et toute l'histoire naturelle, les mœurs, les usages, les coutumes, l'histoire, la topographie de tous les pays du globe en prenant pour modèle Homère qui désigne lui aussi les lieux par leurs productions et dont les épithètes sont souvent des tableaux entiers.

Cependant l'art seul n'aurait pas suffi à le faire réussir dans la poésie géographique. Il lui fallait ajouter à la description artistique des pays et des peuples le lyrisme, les grandes émotions panthéistes de Virgile et de Lucrèce. Il les aurait en effet retrouvées pour les communiquer à ses personnages, poètes et philosophes, chaque fois qu'il les mettrait en face de la nature sauvage et grandiose, l'océan, les Andes, les fleuves et les cataractes, les savanes et les forêts vierges de l'Amérique. C'étaient des paysages ossianiques qu'il méditait de transposer dans le Nouveau Monde. Dans ces descriptions il se serait rappelé ses propres émotions à l'aspect des Alpes, de la mer et du ciel étoilé. Cela lui aurait inspiré des fragments admirables, une poésie grande et sublime, semblable à son *Invocation à la Nuit*.

Car c'est une erreur de croire que le poète des *Bucoliques* aime seulement la belle nature du XVIII<sup>e</sup> siècle <sup>2)</sup>). Ne se présente-t-il pas à nous comme l'amant de la nature agreste qui a pris en horreur le tumulte des villes populeuses? Et n'a-t-il pas écrit *la Génisse*, ce pur joyau de la poésie descriptive et réaliste? Aussi est-ce lui-même qui exprime par la bouche du poète Alphonse

1) Cf. mon article sur *les Bucoliques* d'André Chénier dans *la Revue de Hollande*, 2e Année, p. 294, 295.

2) C'est M. L. Bertrand qui le prétend dans son ouvrage *La Fin du Classicisme et le Retour à l'Antique*, à la page 252: „Ce qu'il [André Chénier] aime, c'est une nature peignée et arrangée pour le plaisir des yeux ou machinée comme un décor, c'est la belle nature comme on disait alors.” Il est clair que ce critique n'a tenu aucun compte des fragments de *l'Hermès* et de *l'Amérique*, qui le contredisent à tout moment.

son indignation sur les mutilations sacrilèges que ses contemporains mondains infligèrent aux arbres, premier nés de la terre :

„Active, indépendante, à ses forces livrée,  
La nature sublime en ces augustes lieux  
Ne connaît point de l'art les fers injurieux ;  
Et l'âme qui s'embrace à cet ardent modèle  
Deviend indépendante et sublime comme elle.”

A ces vers on reconnaît le poète de *l'Hermès*.

André Chénier se serait renouvelé davantage dans les parties historiques de son épopée américaine. Il est bon de nous rappeler qu'il avait lu en poète, en philosophe et en moraliste tous les historiens grecs et latins et les plus fameux d'entre les modernes, que souvent il avait fait lui-même œuvre d'historien dans ses ouvrages et fragments en prose et enfin qu'il s'était acquis des idées nettes et précises sur le devoir et l'art de l'historien.

Ses notes sur l'introduction de l'histoire dans le poème de *l'Amérique* sont importantes. Il s'y appliquera de plusieurs manières :

1°. Il inventera quelque chose dans le goût du bouclier d'Achille et d'Enée pour y représenter les points cardinaux de l'histoire du monde, les empires naissants et détruits depuis les origines du nord jusqu'à l'empire romain. C'est ainsi que Camoëns nous montre les actions héroïques des Portugais retracées sur les bannières du vaisseau de Gama. Cette idée, exprimée par l'auteur des *Bucoliques*, me semble contenir la promesse d'un morceau admirable de poésie plastique et même sculpturale, une transposition d'art comme dans les beaux fragments du *Banquet des Satyres*, où des Nymphes et des Satyres chantent chacun le sujet ciselé sur sa coupe, l'un : „Etranger, ce taureau, etc.” ; l'autre Pasiphaé, d'autres d'autres. Seulement il aurait remplacé les récits mythiques par des sujets historiques d'après le modèle de Virgile qui nous fait voir les scènes principales de l'histoire romaine ciselées sur le bouclier d'Enée.

2°. Il mettra dans la bouche de quelqu'un un tableau rapide et vigoureux de l'histoire moderne à dater de la destruction de l'empire romain. Voici comment il indique la matière de ce récit : les invasions des barbares du Nord, la faiblesse de l'empire grec ; la puissance et les cruautés des barbares ; la destruction des sciences ; le gouvernement féodal ; l'esclavage ; la naissance du mahomét(isme) ; l'empire des calif(es) ; l'invasion d'Espagne par les Maures ; l'Angleterre et son avenir ; les croisades ; les villes hanséatiques ; Gênes, Venise, Florence ; l'irruption des Turcs ; la découverte du passage des Indes ; la chute de l'empire grec ; les réformations de plusieurs sect(ateurs) et puis de Luther ; les révolutions politiques et religieuses dans le nord, etc. . . . Cela aurait fait un long récit didactique et philosophique et probablement plus oratoire que lyrique, embrassant l'histoire générale de tout le moyen âge et d'une grande partie du seizième siècle. Le poète n'aurait pas manqué d'y lutter de concision et d'élégance avec ses modèles latins.

3°. Il racontera sous forme de prédictions tout ce qui s'est passé depuis l'action du poème jusqu'à nos jours. Par ce procédé, auquel il aurait eu recours fréquemment dans ses poèmes épiques, il eût rendu l'histoire en poète lyrique comme Eschyle dans les *Perses* et comme Racine dans *Athalie*. Car

c'est par l'enthousiasme que l'avenir se dévoile au poète, „prophète éloquent” comme Homère.

4°. Il y éparpillera, aux occasions qui naîtront en foule, des traits historiques sur l'invention des choses attribuée à telle ou telle ville, sur les usages de tel ou tel peuple... etc. Je retrouve dans cette note le moraliste, épris de l'histoire pittoresque et anecdotique d'Hérodote et de Plutarque, le curieux des mœurs et des coutumes étranges.

5°. Il mettra dans la bouche de quelques personnages du poème des allusions un peu détaillées de quelques révolutions intéressantes, mais pas assez importantes pour leur donner un article à part. Là encore il se réclame de l'exemple d'Homère dont les personnages entremêlent dans leurs discours des récits de choses qui leur sont arrivées dans leur jeune âge. Les personnages d'André Chénier auraient été des émigrés qui avaient fui la tyrannie des princes et les horreurs des guerres civiles dans le Nouveau Monde. C'est ainsi qu'il imaginera pour raconter les massacres de Stockholm et l'expulsion de Christiern II un vieil officier allemand qui a servi dans les troupes de Charles V après avoir assisté aux révolutions dans le Nord et qui se trouve actuellement en Amérique. De même il aurait insisté sur les cruautés des guerres de religion et les massacres de la Saint-Barthélemy en choisissant pour son porte-parole un protestant réfugié en Amérique, une espèce de Timon le misanthrope, se réjouissant du mal qui arrive aux chrétiens après qu'il est devenu déiste et philosophe paisible.

C'était l'histoire vécue, racontée par des témoins oculaires, des victimes, qui y auraient mis leurs passions, leurs colères et leurs haines; c'était la transformer en drame.

On voit comment, en variant continuellement ses procédés, André Chénier comptait rompre la monotonie d'un exposé historique dans son épopée. Il nous y aurait retracé l'histoire tour à tour en artiste, peintre et sculpteur dans ses vers, en poète didactique, philosophe et orateur, en moraliste, épris de détails pittoresques, en poète lyrique, annonçant l'avenir dans des prédictions enthousiastes ou indignées, et en poète tragique.

Il n'existe de tout cela que de rares et courts fragments sur l'histoire de Rome et celle de la France. Le poète célèbre en disciple de Montesquieu et de Rousseau Rome antique, qui a imprimé le sceau de son génie sur l'ancien monde, et le courage civique des grands Romains; Brutus et Caton, „hommes saints, hommes dieux, les plus grands des humains.” En même temps il s'y inspire de Lucain, l'auteur de *la Pharsale*, en qui il avait reconnu un précurseur dans le poème historique. Mais c'était un modèle dangereux à cause de son style emphatique et déclamatoire. Voici un petit fragment destiné à entrer dans le rapide tableau de l'histoire romaine:

*Allez voir de Crassus errer l'ombre sanglante,  
Qui, les mains sur le front, les cheveux hérissés,  
Pâle, les yeux en pleurs vers la terre baissés,  
Maudit et son orgueil et l'Arabe perfide  
Et le Parthe et ses traits et sa fuite homicide.*

Passons aux fragments de l'histoire de la France qui se rapportent à la guerre de cent ans. C'est là que le poète prend sa patrie en pitié et qu'il

s'émeut en la voyant envahie par les Anglais, saignant de mille blessures et mise à deux doigts de sa perte par l'inconduite de la reine Isabeau, „la fille de Bavière” :

*C'est alors en effet que vaincus, enchaînés,  
Captifs de l'insulaire, à sa suite traînés,  
Les anges de la France arrachés à nos villes  
Passèrent l'océan, et de leurs pieds débiles  
Touchant le sol anglais, dans leurs pâles douleurs,  
Tournèrent vers nos bords leurs yeux noyés de pleurs.  
La Tamise asservit à ses lois insolentes  
De nos fleuves français les Nymphes gémissantes.  
Londre, apportant des fers, vint de notre Paris  
Fouler d'un pied sanglant les augustes débris,  
Et le lis transplanté sous un ciel tyrannique  
Eut regret d'embellir l'écusson britannique.*

Est-ce que ces fragments étaient peut-être destinés à entrer dans le récit de ce même protestant français qui devait peindre les horreurs de la Saint-Barthélemy? Cela me semble très probable. Ce serait l'histoire de la France racontée par un philosophe républicain qui aurait opposé comme André Chénier lui-même, les tyrans et les bourreaux modernes, les Charles IX et les Philippe II, aux grands hommes de l'antiquité, les héros de Plutarque avec qui ils firent un si violent contraste.

La partie épique du poème se réduira à la conquête de l'Amérique dont la description se distinguera des récits épisodiques de combats passés en Asie ou ailleurs par des ornements de style, des figures que l'emploi du merveilleux chrétien lui fournira. La mythologie homérique lui semblait faite exclusivement pour des poèmes d'inspiration antique; dans une épopée moderne elle n'était qu'un anachronisme. Ce ne sera pas lui qui y désignera, comme le poète des *Lusiades*, les vents, le ciel, le soleil, la mer et les éléments par les noms symboliques de dieux grecs et romains. Mais comme il ne désire pas non plus priver sa poésie du charme et de la grâce des mythes, il inventera „une sorte de mythologie probable et poétique avec laquelle il puisse remplacer les tableaux gracieux des anciens, ces Néréides accompagnant le navire d'une femme, etc....” Il peindra donc au lieu de Neptune l'ange de la mer agitant les rochers, soulevant les vagues et excitant les tempêtes. Les âmes des héros pourront peut-être remplir les fonctions des divinités anciennes. Cette idée lui vient évidemment de l'aveugle Ossian qui, dans „ses hymnes sauvages”, „pense voir et voit ses antiques aïeux dans leurs palais de nuages.”

Mais ce sont surtout Milton et le Tasse qu'il consultera, l'un pour son lyrisme biblique, l'autre pour sa peinture des cérémonies catholiques. Il cherchera des images sublimes. C'est Dieu même qui parlera dans son poème à l'immobilité et au silence de l'univers. Un prédicateur y fera aux sauvages un récit pathétique de la passion du Messie. Si dans *Susanne* il avait mis la poésie du Vieux Testament, celle du Nouveau Testament passerait dans l'*Amérique*; il y aurait montré, avant Chateaubriand, le côté poétique du christianisme. C'est par exemple une procession qu'il se propose de décrire

en marquant les moines de différentes couleurs et de différents habits, les surplis et les cierges; il traduira quelquefois transitoirement par allusion, par préterition, quelques prières de l'Eglise; il en représentera les différentes cérémonies dans les différents temps de l'année.

Quelle poésie aurait-il tiré de tout cela? Se prépara-t-il laborieusement un échec? Ou bien aurait-il réussi à égaler çà et là le sublime de Milton? Sa note sur la mort du Messie avec la description de l'antique nuit, la mère du chaos, qui sortit de son antre et entoura le soleil d'un voile noir, contient la promesse d'une poésie digne du *Paradis perdu*. Mais comme les fragments en vers nous manquent ici absolument, toute prédiction devient téméraire. Je me bornerai donc à constater que les idées d'André Chénier sur l'introduction de la poésie chrétienne dans l'épopée étaient fécondes puisqu'elles annonçaient *le Génie du Christianisme* et les poèmes bibliques d'Alfred de Vigny.

Les dieux des peuplades de l'Amérique auraient également figuré dans son épopée. Il les décrira avec une parfaite impartialité et indifférence, avec l'objectivité et l'impassibilité qui conviennent au poète épique comme à l'historien.

Les indigènes de l'Amérique, par leur imagination enfantine et leur simplicité naïve, lui apparaissent un peu comme des contemporains d'Homère. Les prières de ses prêtres américains auraient par conséquent ressemblé à celles de ses Grecs dans les *Bucoliques*. Il s'y appliquera avant tout à bien rendre la naïveté des sauvages, leur façon de voir les choses: „Il faut saisir cette imagination ardente et primitive d'un peuple sauvage. Qu'est-ce qui les épouvante le plus? Ce sont nos canons. Ils pourront dire dans leurs assemblées en parlant de la religion qu'on leur prêche: Le Dieu des Castillans aux cent bouches d'airains; et des Castillans eux-mêmes: Ces enfants du tonnerre." Et voilà comment André Chénier aurait mis la couleur locale dans le style de son poème.

Cette idée est déjà illustrée par un exemple, le fragment dans lequel les conquérants du Mexique se présentent à l'imagination naïve d'un Inca, non pas comme un peuple de Dieux, mais comme des hommes misérables, sujets à tous les maux et fils de Dieux malfaisants qui les ont fait naître dans un pays affreux, incapable de les nourrir:

*Pour moi, je les crois fils de ces Dieux malfaisants  
Pour qui nos maux, nos pleurs, sont le plus doux encens.  
Loin d'être Dieux eux-même ils sont tels que nous sommes,  
Vieux, malades, mortels. Mais, s'ils étaient des hommes,  
Quel germe, dans leur cœur peut avoir enfanté  
Un tel excès de rage et de férocité?  
Chez eux peut-être aussi qu'une avare nature  
N'a point voulu nourrir cette race parjure.  
Le cacao sans doute et ses glands onctueux  
Dédaignent d'habiter leurs bois infructueux.  
Leur soleil ne sait point sur leurs arbres profanes  
Mûrir le doux coco, les melleuses bananes.  
Leurs champs du beau maïs ignorent la moisson,  
La mangue leur refuse une douce boisson.*

*D'herbages vénéneux leurs terres sont couvertes.  
Noires d'affreux poisons, leurs rivières désertes  
N'offrent à leurs filets nulle proie; et leurs traits  
Ne trouvent point d'oiseaux dans leurs sombres forêts.*

Ce sauvage s'explique „l'excès de rage et de férocité” des Espagnols comme le ferait un disciple de Rousseau, imprégné des idées humanitaires du XVIII<sup>e</sup> siècle et pour tout dire comme le poète de *la Liberté*, qui place également son berger esclave dur et farouche sur un sol rocailleux, avare et nu. Et en effet André Chénier voit les sauvages de l'Amérique naturellement bons et victimes de la dépravation des Européens civilisés <sup>1)</sup>. Aussi aurait-il insisté dans son poème sur les crimes des Espagnols. C'est un cacique qui s'y poignardera sur un lit près duquel est le portrait de Philippe II; il prendra une poignée de son sang et la jettera contre le portrait en disant: „Tiens, remplis-toi, barbare, voilà du sang.” C'est un prince américain qui, racontant la mort de Guatimozin et de son suivant, les y peindra allant au supplice, Guatimozin en silence, mais l'autre, s'écriant: „O vous, feux éternels qui éclairez les cieux! Toi, soleil, notre père! et vous, astres des nuits! ô cieux! ô terre! ô mers! voyez...” Le poète médite encore un épisode où il opposera le cruel Alphonse, le dur Espagnol, à un prince Américain hospitalier et généreux à qui il a fait tout le mal possible.

Sa pitié allait aux opprimés de toutes les races, dans l'esquisse de *l'Hymne au Temps* aux huit cent mille Indiens que Clive a fait périr, ici encore à ces hommes noirs, plongés vivants dans les mines d'Amérique et déchirés de coups de fouet. Les horreurs de l'esclavage lui arrachent des cris d'indignation contre les barbares Européens dont les livres parlent tant d'humanité: „Cœurs pitoyables, vous ne connaissez pas la pitié de loin... Vous osez vous enrichir du fruit de ces horreurs... Vous n'avez aucune honte. Vous ne tremblez pas à l'idée des malédictions de la postérité qui vous attendent. O bons, ô respectables quakers...” Voilà déjà le sarcasme, „l'ironie sanglante”, du futur poète des *Iambes* qui, par pitié pour „un peuple d'innocents qu'un tribunal perfide précipite dans le cercueil”, lancera des cris immortels à ses „bourreaux, barbouilleurs de lois.” Que nous sommes ici loin de l'artiste, du dilettante, que des critiques malveillants <sup>2)</sup> ont vu seulement dans l'auteur des *Bucoliques*!

Il n'en aurait pas moins célébré en poète épique les conquistadores, ces audacieux navigateurs de mers inconnues s'exposant à mille dangers pour un chimérique Eldorado. Il chantera l'héroïsme de Cortez, étincelant, terrible comme un héros de la fable. Mais à l'histoire, la conquête du Mexique, se mêlera une fiction romanesque; il y mettra une jeune Américaine, amoureuse de Cortez, se plaisant à caresser le cheval du héros, à lui peigner la crinière, à lui présenter de la nourriture.

1) Voir pour les détails sur l'origine de cette idée et son progrès dans les esprits depuis Montaigne jusqu'à Rousseau: G. Chinard, *L'exotisme américain dans la littérature française au XVI<sup>e</sup> siècle et L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, 1913.

2) Cf. P. Olachant, *André Chénier Critique et Critiqué*, Lemerre, 1902, p. 300, 326-329, et surtout 385-388.

Il embellira de la même façon son récit de la conquête du Pérou où, pour imiter „cette admirable et unique scène de Cassandre dans *l'Agamemnon* d'Eschyle”, il introduira une prophétesse, une Cassandre américaine, à laquelle il fera prédire l'assassinat de François Pizarre.

Les épisodes se seraient multipliés dans *l'Amérique* et l'on y aurait rencontré une foule de personnages de différents caractères dont quelques-uns de l'invention du poète et les autres pris dans l'histoire ou empruntés à Homère, aux tragiques grecs et à Shakespeare. Il songe pour cet usage à Coriolan, à l'Hercule de *l'Alceste* d'Euripide, à Ulysse, à l'Œdipe et au Philoctète de Sophocle, tandis qu'il médite aussi une occasion pour imiter *les Perses*. C'est par de tels emprunts qu'il aurait rapproché son épopée du drame. On n'en saurait être surpris de la part du poète des *Bucoliques* dont les idylles sont souvent de petites comédies. Grand admirateur d'Eschyle, le drame historique le tentait. N'a-t-il pas ébauché *la Bataille d'Arminius*?

Les esquisses de ses épisodes rappellent plus d'une fois ses idylles antiques. On y retrouve l'exilé, le grand homme méconnu et injustement banni de *l'Aveugle* et du *Mendiant*; on y voit un prince américain hospitalier et généreux qui, comme le riche Lycus du *Mendiant*, invite à son festin un étranger cherchant un asile; on y entend la plainte du vieillard triste et solitaire qui regrette sa jeunesse heureuse comme l'Homère de *l'Aveugle*: „Ceux qui sont vieux aujourd'hui, quand ils étaient jeunes m'ont vu déjà vieux”. C'est la pensée exprimée par Homère dans *l'Aveugle* quand il dit aux enfants bergers de Svros:

*A peine mes enfants, vos mères étaient nées,  
Que j'étais déjà vieux....*

Un poète de la valeur d'André Chénier aurait tiré sans doute de la plupart de ces esquisses d'épisodes de petits poèmes pathétiques, idylles et élégies, qui, insérées dans *l'Amérique*, y auraient fait de dignes pendants à ses poèmes antiques. C'est plus qu'une supposition, car ses rapides esquisses de visions poétiques et romanesques révèlent les mêmes qualités de l'artiste, le même talent plastique. Voici par exemple le peintre, l'auteur des *quadri*, qui nous montre un sage „aimant le soir à s'asseoir au haut des rochers regardant la mer, surtout en temps de tempête”.

Ses vieillards, comme dans les *Bucoliques*, y auraient condensé en une poésie sentencieuse leur sagesse, puisée des anciens:

*„Gardons, gardons toujours, nous qui devons mourir,  
Une âme égale et ferme.....  
Dans les biens, dans les maux que le ciel nous envoie  
Entre la paisible..... et l'insolente joie”<sup>1)</sup>.*

Nombreuses sont ses indications de fragments lyriques: émotions panthéistes, plaintes élégiaques, prédictions indignées ou enthousiastes, explosions de douleur ou de joie, invocations à l'enthousiasme, imprécations d'un

1)

*Æquam memento rebus in arduis  
servare mentem, non secus in bonis  
ab insolenti temperatam  
letitia, moriture Delli,*

Horace, *Odes* II, III.

père dans un morceau grandement tragique, récit pathétique de la mort du Messie et beaucoup de morceaux à imiter de „ce grand Milton”.

Comme dans *l'Aveugle* et comme dans *l'Hermès* André Chénier aurait intercalé dans son épopée de *l'Amérique* des chants d'un véritable poète. Son sujet lui en offrait un exemple authentique dans l'auteur de *l'Araucana*, cet Alonzo de Ercilla qu'il appelle „le Phémios de l'Amérique.” Il parle en outre d'un héros-poète, conçu peut-être d'après le modèle d'Eschyle et d'Alcée, qu'il célèbre dans un fragment de *la République des Lettres*. C'était un procédé d'Homère, mais qu'il retrouvait, comme l'auteur des *Martyrs*, dans les poèmes d'Ossian.

Poème épico-lyrique, *l'Amérique* s'annonce comme un ouvrage de la plus haute importance, orné de grandes beautés et qui, même si l'auteur eût échoué en partie dans sa tentative ambitieuse de créer une épopée digne de Virgile et d'Homère, aurait fait date dans la littérature française comme poème chrétien, historique et géographique. Le sujet en était vraiment épique et parlait comme tel à l'imagination, particulièrement à l'époque du poète, où les aspirations coloniales des Français étaient loin d'être éteintes. L'Amérique restait toujours „le pays de la fable” et ses premiers explorateurs, les conquistadores, par le prestige que donne l'éloignement dans l'espace comme le recul dans le temps aux hommes et aux choses, avaient vite grandi aux yeux de leurs contemporains et de la postérité; ils n'avaient pas tardé à devenir eux-mêmes des figures quasi-légendaires, fondateurs de villes comme ces Grecs de l'antiquité avec lesquels l'auteur des *Bucoliques* avait l'intention de les comparer<sup>1)</sup>.

Il me semble pourtant que son admiration pour les chefs-d'œuvre des anciens y aurait encore trop entravé sa théorie de l'invention. J'ai peur qu'il n'y eût abusé du procédé de la transposition. Quelques-unes des transpositions qu'il méditait, celle par exemple de *l'Œdipe* de Sophocle, étaient trop forcées pour avoir chance de plaire. Transposée dans *l'Amérique*, dénuée de ses éléments religieux, l'histoire d'Œdipe aurait paru un conte brutal, très choquant. Ses personnages fictifs d'ailleurs n'auraient jamais eu la valeur poétique que les héros mythiques reçoivent de la foi religieuse et de l'imagination populaire des anciens et de plusieurs siècles de culture littéraire. Au lieu donc de moderniser artificiellement et violemment les mythes de la Grèce antique, il aurait mieux fait de s'emparer des légendes américaines, des chimères des Conquistadores, ainsi que le ferait au XIXe siècle de Heredia dans quelques sonnets immortels.

*Susanne, Hermès et l'Amérique*, voilà ses trois projets de poèmes épiques, mais d'espèce différente, car il lui répugne de se répéter.

*Susanne*, c'était son poème biblique conçu comme une vaste idylle contenant un tableau de la civilisation orientale.

*Hermès*, c'était son poème philosophique montrant à travers les siècles la lutte de l'intelligence humaine contre les forces aveugles et formidables de la nature.

1) M. A. Bellessort fait presque la même comparaison, quand à la page 182 de son livre exquis sur *Virgile, son œuvre et son temps* (Perrin, 1920) il appelle la dernière partie de *l'Enéide* une histoire de conquistador.

*L'Amérique* enfin, c'était son épopée moderne et chrétienne, immense poème historique et géographique, résumant dans une vaste synthèse l'histoire générale et la géographie du globe.

Dans le premier poème il aurait rivalisé avec Milton, dans le second avec Lucrèce, et dans le troisième avec Virgile et Homère, mais aussi avec Lucain, le poète de *la Pharsale*, et avec Voltaire, l'auteur de *la Henriade*. Il y aurait rejoint dans le passé par dessus Voltaire les poètes épiques du XVII<sup>e</sup> siècle, les Chapelain et les Scudéry. C'est le roman historique en vers qu'il y aurait renouvelé avec plus d'éclat, plus d'art et de poésie, que ses lointains précurseurs. Et c'est en même temps un poème exotique qu'il y méditait entre *les Incas* de Marmontel et *les Natchez* de Chateaubriand.

On voit quelles nouvelles perspectives *l'Amérique* aurait contribué à ouvrir aux poètes futurs. Si dans *Susanne* André Chénier annonce Vigny (*Moïse, le Déluge*) et Leconte de Lisle (*Qain*) et dans *l'Hermès* Bouilhet (*Les Fossiles*) et Sully Prudhomme (*la Justice, le Bonheur*), dans *l'Amérique* il se révèle comme le précurseur de Heredia, l'auteur des *Conquérants*. Roman historique en vers, comme *les Martyrs* le seraient en prose, *l'Amérique* prédit encore l'âge de l'histoire que fut le XIX<sup>e</sup> siècle, les drames et romans historiques des poètes romantiques et l'histoire pittoresque et lyrique des Thierry et des Michelet.

Cornjum.

C. KRAMER.

## ÜBER DEN URSPRUNG VON MHD. ZECKE UND DESSEN BEDEUTUNG BEI TAULER.

Kleiner Beitrag zur Kenntnis des mhd. und zugleich des mndl. Wortschatzes.

Nur in drei Predigten hat Tauler das Wort *zecke* gebraucht und zwar jedesmal beinah in demselben Zusammenhang, nämlich, um uns zu verstehen zu geben, wie notwendig es ist, unsre Gebrechen und Fehler mit der Wurzel auszurotten. Anderswo kommt das Wort bei ihm nicht vor.

i. *Lexer*  
kennt das  
Wort nicht.

*Lexer* <sup>1)</sup> kennt: 1<sup>o</sup> ein Wort *zēc* (stm), als Name eines Kinderspieles, das er weiter nicht erklärt <sup>2)</sup>;

2<sup>o</sup> ein Hauptwort *zēcke* (auch *zēche*) <sup>3)</sup> von unbestimmtem Geschlecht (männlich oder weiblich?), das übereinstimmt mit dem Ndl. *teek* (*tiek*), dem Engl. *tick*, und dem Franz. *tique* und im Nhd. fortlebt als *zecke*; es ist der Name des Holzbockes, der sich an Säugetiere hängt, um ihr Blut zu saugen;

3<sup>o</sup> endlich, ein sächliches Verbalnomen *zecken* <sup>4)</sup> in der Bedeutung von "Geplänkel, Scharmützel!"; das Zeitwort *zecken*, wovon es abgeleitet ist, heisst: "einen leichten stoz oder schlag geben, reizen, necken" usw., und gehört also wohl zum erstgenannten Stamme *zēc*.

\* \* \*

1) *Mhd. Handwörterbuch*.

2) *l. c.*, II, Sp. 1037. Es ist eine Ablautsform von *zic*, Sp. 1100, das „leise berührung, leichter stoz, od. druck, neckerei“ usw. bedeutet. Vgl. das Ndl.: '*tikje spelen*' = '*krijgertje spelen*'.

3) *l. c.*, III, Sp. 1038.

4) *l. c.*, III, Sp. 1039.